

Reflexions sur la poysemie et la polyonymie en basque

Si nous consultons le *Diccionario vasco-español-francés* de l'abbé Ressurrección María de Azkue à la rubrique *adar, alde* ou *zamar*, nous y découvrons que pour traduire ces vocables il y a lieu de choisir, selon le contexte, entre une bonne quinzaine de vocables castillans ou français: le terme basque fait alors figure de polysémique. Si nous procédons à l'épreuve inverse, par exemple à la traduction en basque de fr. *châtaigne, noix de galle* ou *rut*, nous découvrons qu'il y a lieu de choisir, selon le cas, entre une dizaine de vocables: nous éprouvons alors l'impression qu'en ce qui concerne les appellations de la châtaigne, de la noix de galle ou du rut, le basque, lexicalement plus riche que le français, est polyonymique, c'est-à-dire plus précis et plus analytique (polyonymie n'est donc pas synonymie). Dans une perspective basco-centriste l'impression sera rigoureusement inverse: pour un basque, fr. *rut* fera figure de terme polysémique. Ainsi se manifeste le lien qui unit étroitement, selon le point de vue auquel on se place, les phénomènes de polysémie et de polyonymie: s'il n'est pas le seul à les révéler, le passage d'une langue à l'autre est du moins de nature à les mettre en vedette. Il n'en serait pas ainsi si 1.° le nombre de concepts ne variait ni dans le temps ni dans l'espace et si 2.° à chaque concept répondait un seul signe lexical. Mais outre que le nombre des concepts possibles n'est pas fixe, la manière d'associer entre elles les idées, ou de les dissocier, n'est point imposée par un déterminisme à la fois éternel, universel et contraignant. Force nous est par conséquent de nous accommoder d'un état de choses qui, s'il est gênant pour le fabricant de machines à traduire, s'avère à l'expérience fort enrichissant pour le chercheur.

GENÈSE DE LA POLYSÉMIE

a) le champ sémantique d'un vocable donné peut s'agrandir (éventuellement se rétrécir) conformément à une logique qui peut être rationnelle ou archaïsante (taxinomie des primitifs)¹ et ceci en vertu de transpositions,

1. Sur ce thème, v. p. ex. CLAUDE LÉVI-STRAUSS, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962.

d'associations d'idées, de faits de contiguïté (espace), de continuité (temps) de conformité, etc. On pourrait pousser plus loin l'analyse en distinguant les métaphores de la catachrèse ou de l'onomatopée indirecte², etc., mais tel n'est pas là l'objet de notre propos. Pour le moment il convient seulement de se souvenir du fait essentiel qu'entre les différentes sémies afférentes à cette forme de la genèse de la polysémie, il existe obligatoirement un dénominateur commun: par exemple l'idée de *râcler* dans basq. *arrats* ou celle de *retour* dans *itzuli*;

b) inversement *deux ou plusieurs* termes originellement distincts peuvent s'homophoniser plus ou moins mécaniquement, par croisement phonétique pur (b') ou attraction paronymique et Volksetymologie (b'') sans que la logique y trouve beaucoup son compte: ainsi basq. *ate* = porte, croisé avec basq. *ate* = canard < lat. *anate*;

c) si le terme envisagé n'est pas seulement bisémique, mais réellement polysémique, les deux phénomènes (a) et (b) ont pu jouer simultanément: ainsi dans basq. *ingura* = 1.° dispositifs, préparations; 2.° enclume (évident latinisme); 3.° indét. de *inguratu*.

FAUSSES POLYSEMIES

d) synchroniquement les différents sens d'un même mot peuvent n'être groupés que sous la forme de la rubrique trompeuse d'un dictionnaire, alors qu'un atlas linguistique révèle des aires différenciées à raison d'une signification par mot: ainsi gasc. *blat* n'est pas polysémique à l'intérieur d'une aire donnée: il ne l'est que vu de Sirius.

Tous les noms de lieux homonymes participent de cette catégorie;

e) diachroniquement un mot peut revêtir successivement plusieurs sens différents: ainsi basq. *arto* = 1.° millet (au Moyen âge); 2.° maïs (à l'époque moderne). Le phénomène est courant dans ce que nous appelons l'imposture lexicale en vertu de laquelle un objet s'empare du nom d'un autre objet en même temps qu'il prend sa place.

Il est probable que l'imposture lexicale comporte une phase plus ou moins longue de flottement. La coexistence de deux sens peut aussi se maintenir indéfiniment si dans un contexte usuel elle n'entraîne pas d'amphibologie intolérable: par exemple basq. *luma* au sens de plume à écrire n'a pas entraîné l'élimination de basq. *luma* au sens de plume de volatile.

2. Cf. *Bull. Soc. archéol. Gers*, 1969, p. 417.

LA POLYSEMIE INCONSCIENTE ET LE CARACTÈRE RELATIF DE LA MONOSEMIE

f) le fait que la polysémie varie d'une langue à l'autre nous permet de percevoir des cas de polysémie dont nous n'aurions pas pris conscience si nous ne nous étions pas trouvés dans l'obligation de passer d'un système à l'autre. Ainsi la bisémie de la conjonction de coordination française *mais* se manifeste à nous si nous sommes appelés à la traduire en castillan (*pero, sino*) ou en allemand (*aber, sondern*), Inversement cast. *reino* = règne ou royaume, ces deux derniers termes parfois employés l'un pour l'autre par les guides touristiques espagnols.

En ce sens la traduction ne constitue pas seulement une gymnastique intellectuelle enrichissant: elle est révélatrice de phénomènes qui sans cela, prisonniers d'une seule langue, resteraient probablement inaperçus des locuteurs. Il n'est pas indifférent de savoir que si je veux traduire *gris* en lithuanien je devrai user de qualificatifs différents selon que cette couleur affère à la laine ou les oies; les chevaux, les bovidés, les cheveux, etc. Non moins suggestif le fait que si nous avons à traduire en français lat. *laurices*, force nous est de recourir à une phrase entière (=lapereaux pris sous le ventre de la mère lapine).

L'ANALYSE DES FAITS DE POLYSEMIE

Tout essai d'interprétation des faits de polysémie devra tenir compte des données impliquées par les paragraphes *a, b, c, d, et e*. Le mécanisme du type *a* suppose un dénominateur conceptuel commun; le mécanisme *b* un croisement phonétique parfait (*b'*) ou du moins un rapprochement phonique assez poussé pour rendre possible la réfection paronymique (*b''*); le mécanisme *d* suppose une connaissance aussi précise que possible des aires sémi-ques; le mécanisme *e* une étude aussi exhaustive que faire se peut du conditionnement étiologique.

C'est ainsi que la trisémie de basq. *igel* (= 1.° grenouille; 2.° rue de la jument ou de l'ânesse; 3.° sauterelle) s'explique vraisemblablement par le fait que l'ânesse ou la jument en chaleur se livrent à des mouvements plus ou moins désordonnés et bondissent peu ou prou; que *ate* = porte a pu se croiser avec lat. *anate* en vertu de phénomènes phonétiques connus (amuī- sement de *n* intervocalique et fusion de deux voyelles contiguës de même; timbre); que ce même mot ne signifie pas *canard* là où il signifie *oie* et *vice versa*; qu'enfin le *maïs* a pu s'emparer du nom du millet à partir de la fin du XV^e siècle parce qu'au Pays basque comme en Gascogne le *maïs*, céréale nouvellement importée, est usuellement le substitut de la céréale de tradition indigène, le mil, etc.

LA POLYSÉMIE COMPARÉE

Entre les processus génétiques des types *a* et *b*, il existe une différence fondamentale qui s'avère à l'expérience extrêmement avantageuse du point de vue de l'analyse sémiologique.

Le croisement phonétique est en effet très généralement propre à une langue et *mathématiquement* il ne peut être commun qu'à un nombre de langues extrêmement limité. Ainsi le croisement fr. *mois* < lat. *mense* avec *moi* < lat. *me* ne se retrouve pas en castillan. D'où il résulte qu'une bisémie, *a fortiori* une polysémie qui se retrouve identique en plusieurs langues *ne saurait qu'être attribuée à un fait de phonétique pure*. L'explication est alors à rechercher plutôt en direction du processus génétique *a*.

Dans cette dernière hypothèse, plusieurs possibilités au moins sont à envisager: 1.° la polysémie est le fait d'une influence, laquelle suppose des liens, voire, à une époque où les moyens de communication de l'homme ou de la pensée sont limités, une certaine proximité, du moins à un moment donné; 2.° elle peut procéder d'une souche commune, telle ou telle ethnie s'étant tronçonnée en deux ou plusieurs autres, ce qui pourrait avoir été le cas des Basques et de certaines ethnies des parages du Caucase; 3.° elle peut enfin procéder d'une concomitance, d'un parallélisme des démarches de l'esprit en référence à l'unité de l'espèce humaine. Voici des exemples:

1.° angl. *cock* comme all. *Hahn* signifient à la fois *coq* et *robinet*; de même basq. *beroki* et cast. *abrigo* = manteau ou abri naturel: l'apparement sémiologique est évident et ne saurait remonter très loin; 2.° le mot qui en basque désigne l'orge, nourriture usuelle du cheval aux confins de la Méditerranée se retrouve dans les parages du Caucase avec le sens d'avoine, nourriture usuelle du cheval chez les nomades attardés de la steppe: ici le tronc commun réfère à la nourriture du cheval exactement comme lat. **cibata* débouche sur cast. *cebada* avec le sens d'orge et sur gasc. *ciuaso* avec le sens d'avoine: ici tout procède probablement d'une souche commune; 3.° cast. *gallo* = coq et couac, fausse note; de même russ. *pietúch*: en ce cas d'espèce l'explication est à rechercher dans un fait d'homotaxie, une influence de la sémantique russe sur la sémantique espagnole, ou *vice versa*, étant peu probable, d'autant moins probable, même en un temps très reculé, que le coq ne fait que tardivement son apparition en Occident (en Grèce même il est inconnu avant les Guerres médiques).

Le procédé est applicable à des termes polysémiques tels que basq. *ate*, qui signifie selon Azkue 1.° porte; 2.° canard; 3.° oie; 4.° dehors. La bisémie oie et canard s'explique évidemment par le fait que l'oie et le canard sont l'un et l'autre des oiseaux de basse-cour (bisémie associationniste); quant à la bisémie *porte* et *dehors*, on la retrouve en latin (*fores* et *foris*), ce qui

REFLEXIONS SUR LA POYSÉMIE ET LA POLYONYMIE EN BASQUE

ne saurait être le fruit du hasard. La quadrusémie enfin s'explique par l'évolution phonétique de lat. *anate* passé au basque.

Dans la pratique il n'est pas toujours possible de discerner avec certitude de lequel (ou lesquels) des trois processus explicatifs décrit ci-dessus est le bon (ou sont les bons). Comment savoir, par exemple, si la bisémie de basq. *loba* (= 1.° neveu; 2.° petit-fils) est parallèle à celle de lat. *nepos* ou de même souche? Dans ce cas d'espèce, une seule chose est assurée: ces bisémies remarquablement corrélatives ne sont point le fait du hasard et, quelle qu'en soit l'explication, nous permettent de remonter dans le temps à partir d'une époque, la nôtre, où l'on ne saurait plus confondre sous une même étiquette le thème du neveu avec celui du petit-fils (en affet bien qu'un terme comme all. *Enkel* puisse encore vouloir dire au pluriel, *neveux* au sens de *descendants*, les aires sémantiques de lat. *nepote*, pour ne citer que ce mot, sont aujourd'hui diversifiées, ici avec le sens de *petit-fils*, là avec le sens de *neveu*).

Nous en arrivons ainsi à émettre l'hypothèse de travail que des faits de polysémies corrélatives, s'ils ont persisté assez longtemps pour avoir pénétré dans le domaine de l'histoire écrite, doivent nous permettre de remonter bien au-delà dans le temps, parfois même jusqu'au néolithique.

CONSEQUENCES IMAGINAIRES DE LA POLYSÉMIE

Victime de la logique de rétrospection, Gilliéron a imaginé qu'un croisement phonétique générateur d'homophonies portant sur des concepts dont la confusion devait être intolérable en un temps et un milieu donnés, devait engendrer secondairement des éliminations lexicales suivies de substitutions. D'où la théorie universellement connue du croisement, en gascon, des appellations originellement latines, du coq et du chat, théorie que nous avons réfutée ici même³ et dont l'explication véritable réside dans le fait que le nom du chat est stable un peu partout en Europe (à l'exception de langues très originales comme le hongrois) tandis que celui du coq ne l'est pas du tout.

C'est dans une telle perspective que l'on a imaginé que **rokko* = quenouille a été éliminé du gascon en raison du croisement virtuel qui l'amenait à se confondre avec *rocca* = rocher. Hypothèse doublement invraisemblable puisque dans la pratique l'occasion de rencontre de thèmes sémantiques aussi différents que *quenouille* et *rocher* est inexistante et que par ailleurs le basque a conservé *arroka* avec ce double sens.

Adopter le système de Gilliéron, c'est faire fi des données d'une discipline qui reste malheureusement à créer presque de toutes pièces et qu'on pourrait appeler *intersémantique*. Lorsqu'un dictionnaire nous suggère que tel

3. *Les appellations gasconnes et basques du coq et du chat dans Fontes linguae Vasconum*, núm. 5.

ou tel mot présente un certain nombre de significations, à raison d'une par sous-rubrique, il nous offre moins un état *réel* qu'un état *virtuel* des choses. Si par exemple Littré glose fr. *poignée* de dix manières différentes, ce n'est pas que le mot *poignée* puisse avoir simultanément dix sens, mais que selon le contexte *poignée* aura tel ou tel sens à l'exclusion de tous les autres. Si à l'état isolé *poignée* est ambigu, il ne l'est plus du tout dans des expressions telles que «poignée de main» ou «poignée de porte». A l'image d'un corps chimique, le mot comporte donc des sortes de valences qui déterminent son sens exact en fonction du contexte. Si l'intersémantique existait déjà comme discipline parvenue à son point de perfection, le problème de la traduction sur ordinateur serait pratiquement résolu. Et si les choses peuvent se passer comme elles se passent effectivement, c'est parce que la conscience, en cela radicalement différente du magnétophone, transcende les sons tant par la mémoire que par la prospective.

La conscience ne perçoit d'ailleurs pas seulement des sons: elle perçoit aussi et en même temps un contexte qui peut être circonstanciel ou matériel. Si par exemple un allemand lit le mot *Zoll* dans les parages de la frontière, il entendra par là *douane* et non *pouce*.

Ainsi s'explique que la bisémie puisse être poussée jusqu'à son terme extrême, qui est la contradiction interne. Ainsi dans fr. *louer* = prendre ou donner à bail; dans lat. *surdus* = qui n'entend guère ou qui ne s'entend guère, etc. L'importance du contexte est telle que danger de mort se dit en allemand danger de vie (*Lebensgefahr*) sans qu'il plane sur fr. *mort* ou sur all. *Lebens-* la moindre ambiguïté. Selon le cas, basq. *il* signifiera *mourir* ou *tuer*.

LA CONTRADICTION ET SES MODES D'EXPRESSION

Si le même mot peut rendre des concepts contradictoires, il arrive plus souvent encore qu'on ait recours, pour désigner des choses ou des qualités opposées, à des termes différents: soit du type *malus* / *bonus* (deux termes sans rapport phonétique entre eux), soit du type *felix* / *in-felix*. Quid de ces deux modes d'expression?

Dans la conception classique du rationalisme, qui est celle d'un Socrate, d'un Platon, d'un Descartes, etc., les principes rationnels sont pour ainsi dire des vérités premières et le *savoir* est, en un sens, inné, la *connaissance* n'étant rien d'autre que le développement des virtualités de l'esprit. Mais depuis les travaux d'un Piaget sur la pensée de l'enfant ou d'un Lévy-Bruhl sur la mentalité primitive, l'on sait que le principe d'identité et ses corollaires, principe de contradiction et principe de contrariété, loin d'être congénitaux, constituent le fruit et le dernier terme d'un immémorial effort d'élaboration intellectuelle. Il a fallu par exemple des millénaires pour qu'on prenne

REFLEXIONS SUR LA POYSEMIE ET LA POLYONYMIE EN BASQUE

enfin conscience de l'impossibilité radicale de l'ubiquité d'un corps dans l'espace et une loi telle que la loi fondamentale du hasard n'est qu'une acquisition extrêmement récente de la science.

Le langage reflète vraisemblablement cette évolution du mental. Les langues modernes charrient encore une foule de mots archaïsants tels que *bon* et *méchant*, que n'associe aucun lien phonétique et qui procèdent d'étymons fort anciennement différenciés - à supposer même qu'ils ne l'aient pas toujours été. Par contre les négatifs du type *infelix* ne sont probablement pas immémoriaux.

Au sujet de ces derniers il convient de noter que le négatif composé est très généralement de nuance péjorative: ex: *inintelligent*, *inapte*, *disgracié*, *difforme*, etc. (rares sont les exceptions comme *immortel*), ceci pour des raisons psychologiques, l'inintelligence étant perçue et exprimée comme l'absence d'intelligence (la même remarque s'applique à une langue artificielle comme l'Esperanto où *petit* se dit *malgranda* = *mal-granda* = non-grand).

Le basque n'a pas échappé à la règle: à côté d'opposés comme *gaizto* = méchant et *on* = bon, il comporte des mots composés du type *-ga* (*indarga* = débile, sans forces), *-gaitz* (*ilgaitz* = immortel), *-gabe* (*lotsagabe* = dévergondé), *-ul* (*margul* = sans couleur), etc. Cette dernière catégorie probablement plus récente que celle du type *on / gaizto*.

LES CONSÉQUENCES RÉELLES DE LA POLYSEMIE

Les conséquences réelles de la polysémie sont celles auxquelles on pouvait s'attendre *a priori* en référence à un niveau mental donné et non en référence à une mentalité moderne rétrospectivement et anachroniquement plaquée sur une mentalité plus ou moins archaïsante (logique de rétrospection). Voici quelques exemples:

1.° la polysémie rend compte de la figure de style dite *antanaclase* que Littré définit comme «la répétition du'n même mot avec des sens différents»: ainsi dans la phrase fameuse «le coeur a des raisons que la raison ne connaît pas». Mais la définition de Littré n'est pas rigoureusement exacte; à témoin la phrase: «un général ne se rend jamais, même à l'évidence» ou celle-ci appliquée à un avocat particulièrement malchanceux: «il suffit qu'il passe par une porte pour qu'elle soit condamnée».

2.° la polysémie rend possibles nombres de calembours, lesquels, remarquons-le au passage, sont une confusion volontaire chez le locuteur, dont l'interlocuteur n'est pas dupe (calembour sur *gallus* dans le *Néron* de Suéto-

ne), sauf s'il est par trop naïf (emploi ambigu de *circinus* dans la vie de saint Frobert) ⁴;

3.° bien que comparaison ne soit pas raison, la bisémie peut être exploitée à des fins démonstratives: ainsi dans l'*Adversus gentes*, Tertullien exploite le double sens de gr. *kosmos* pour spéculer sur le double thème de la Providence et de la beauté de l'univers;

4.° la bisémie peut entraîner aussi des pratiques parfaitement irrationnelles pour nous qui sommes imbibés du principe d'identité, mais non pour ceux qui raisonnent encore par homologie: selon la remarque de J.-H. Fabre, en provençal *engelure* se dit *tigno*, terme qui sert également à désigner le nid de la mante religieuse: c'est la raison pour laquelle en Provence l'on soigne les engelures en leur appliquant un nid de mante;

5.° Elle peut être exploitée dans l'emblématique: ainsi Coustou a orné d'un *lion* (non d'un vieillard barbu accoudé sur une urne) l'Hôtel de ville de Lyon où l'on lui avait demandé de figurer le Rhône personnifié;

6.° la polysémie peut aussi engendrer des erreurs: ainsi lorsque l'on dit de tambours «qu'ils battent leur plein», alors que dans l'expression «battre son plein», le son réfère à lat. *sonitus*, non à lat. *suus*, etc., etc.

Mais la polysémie comporte des implications autrement intéressantes que ces dernières et c'est sur ces implications que nous allons nous arrêter un peu plus longuement.

IMPLICATIONS ET APPLICATIONS DE NATURE SCIENTIFIQUE

Comme nous l'avons montré déjà, l'analyse sémiologique d'un vocable permet le cas échéant de spéculer sur son étymon en distinguant avec quelques chances de succès, les faits de polysémie associationniste (étymon unique) des faits de polysémie par croisement ou attraction paronymique (deux ou plusieurs étymons). Sur le plan de l'histoire, et singulièrement sur le plan de l'histoire des mentalités collectives, il est sans doute possible de pousser plus loin encore l'analyse. Pour cela nous recourrons aux mêmes méthodes, *mutatis mutandis*, que celles que nous avons suggérées déjà pour l'étude des patronymes ⁵.

1.° L'ARÉOLOGIE SÉMANTIQUE (POLYSEMIE SYNCHRONIQUE)

La nourriture traditionnelle du cheval est l'orge dans les pays méditerranéens, l'avoine au contraire dans l'Europe proprement continentale. D'où la

4. *Petits bollandistes*, t. 1er, p. 222, i. f.

5. *Revue internationale d'onomastique*, décembre 1966, p. 241.

cassure sémantique de lat. **cibata*, *cebada* = orge en Castille, *ciuaso* = avoine en Gascogne. La même divergence aréologique étant attestée chez les Basques d'une part où *garagar* signifie *orge*, les Tabassaraniens d'autre part, où le même mot signifie *avoine*, l'on est en droit d'imaginer que les deux processus de partage sont apparentés et peut-être même, aussi, voici quelques millénaires, les deux ethnies considérées.

2.° VARIATIONS CONCOMITANTES (POLYSÉMIE SUCCESSIVE OU DIACHRONIQUE)

Basq. *arto* signifiait *millet* au moyen âge et signifie aujourd'hui *maïs*. Si ce processus était isolé, il conviendrait de l'examiner avec circonspection. Mais tel n'est pas le cas: ainsi langued *mil(h)* = *maïs*; ainsi port. *milho*, même sens (au Portugal le millet s'appelle de nos jours *milho miudo*, transcription sémantique parfaite de basq. *artotxiki*); ainsi les termes espagnols bisémiques (souvent régionalement) *borona*, *panizo*, *mijo* et *millo*, etc. Dans les secteurs ainsi envisagés le *maïs* s'est imposé concurrentiellement au millet.

Il n'en est pas partout ainsi en Europe: à témoin angl. *Indian corn*, néerl. *Turkse tarwe*, all. *Welsch-korn* ou *türkischer Weizen*, hongr. *török buza* (calque du précédent), etc, appellations usitées en des pays où le *maïs* n'a pas remplacé le millet et où l'imposture lexicale attestée en Gascogne ou au Pays basque n'a donc pu jouer. Quant à l'appellation internationale du type *maïs* et ses variantes graphiques (norv. *maïs*, suéd. *majs*, etc.), elle prévaut aisément là où le *maïs* n'est pas introduit comme espèce cultivée en milieu rural et ne se substitue localement à rien.

Nous allons maintenant nous appesantir un peu plus longtemps sur le thème de l'arbre-chêne.

L'ARBRE-CHÊNE

L'on admet très généralement que dans les langues archaïques les termes génériques, à champ sémantique très extensif, font défaut. Dans une telle perspective l'on ne s'étonnera pas, par exemple, que les Choctaws d'Amérique du sud disposent de vocables distincts pour désigner le chêne noir, le chêne blanc et le chêne rouge, mais qu'il n'existe chez eux aucun mot pour exprimer la notion de chêne en général ou pour répondre, *a fortiori*, au concept d'arbre. Un comparatisme peut-être un peu précipité a incité quelques auteurs à transposer au basque une remarque applicable à nombre de langues archaïques et à soutenir l'opinion qu'il n'existe pas d'appellation spécifiquement basque pour rendre l'idée d'arbre, d'où l'obligation où se trouveraient les Basques de recourir le cas échéant au transparent latinisme qu'est *arbola*. Autrement dit *aritz* au sens de chêne aurait précédé dans le

temps *aritz* au sens d'*arbre* et labbé Azkue aurait eu raison de classer ces deux significations dans cet ordre, à savoir: *aritz* = 1.° *roble*; 2.° *árbol en general*.

LA HIÉRARCHIE DES CHOSES

Mais il est une façon d'aborder le problème autre que celle qui consiste à poser en postulat que le basque est une langue archaïsante et que son système sémiologique doit être automatiquement considéré et analysé comme tel. Car d'autres facteurs ont pu jouer, qui sont bien moins connus. Il est notable en particulier que lorsqu'au sein d'une civilisation plusieurs choses ou objets sont étroitement apparentables, ils constituent ce que les mathématiciens appelleraient un ensemble. C'est ainsi que le millet, l'orge, le blé, le seigle, l'avoine, etc., forment un ensemble qu'on appelle céréale. En tant que céréale cet ensemble est homogène, mais il reste hétérogène en tant que groupe d'espèces inégalement appréciées et cette hétérogénéité a tendance à déboucher sur une manière de hiérarchie, jusqu'ici fort peu étudiée, dont les propriétés méritent examen.

Une première de ces propriétés réside dans le fait que la hiérarchie des choses tend à se mouler sur la hiérarchie sociale (sauf exceptions particulières comme celle de l'ascète ou du saint qui, par esprit de pénitence, se nourrira d'orge, non de froment, à la manière des esclaves ou des animaux). Par exemple dans la hiérarchie des sièges, le trône, unique en son genre, est le privilège du souverain, souvent le seul assis au sein des assemblées primitives. De même chez les Anciens, c'est à Jupiter, maître des dieux, qu'est consacré le chêne, le plus considéré de tous les arbres, etc.

Une autre propriété des ensembles lexicaux intéresse plus directement les linguistes: l'objet le plus haut placé dans la hiérarchie considérée se trouve en bonne posture pour capter à son profit l'appellation générique du groupe, laquelle restreint du même coup son champ sémantique.

HIÉRARCHIE ET MATÉRIEL LEXICAL

Pour mieux nous faire comprendre, prenons un exemple concret. Soit le mot germanique *kaur̥n*, qui participe de la même souche indoeuropéenne que lat. *granum*. Dans les langues germaniques modernes, *kaur̥n* a pris la forme de *corn* ou *Korn*. Là où le grain prédominant est le maïs, *corn* s'est spécialisé au sens de maïs; là où il est le froment, il s'est spécialisé au sens de blé, etc. D'où les aires sémantiques contemporaines *corn* = maïs (Etats-Unis), blé (Angleterre), avoine (Ecosse et Suède) et *Korn* = froment ou seigles en Allemagne selon les régions, *korn* = orge en certains secteurs de Norvège, etc. On s'explique de la même manière l'aréologie sémantique de

REFLEXIONS SUR LA POYSEMIE ET LA POLYONYMIE EN BASQUE

blat en Gascogne, terme qui signifie orge au sud-est des Basses-Pyrénées, seigle au sud de la Gironde, au nord et à l'est des Landes, blé enfin dans la moitié orientale du bas pays gascon, mais jamais avoine, la consommation de l'avoine par l'homme étant inconnue du Sud-ouest français. Mais que *corn* ou *korn* ait pris ici le sens de maïs, ailleurs celui de blé, ailleurs encore celui d'orge, etc., il reste à ces différentes significations un dénominateur commun: ce sont des appellations par excellence, comme lat. *Urbs* au sens de Rome ou fr. *viande* au sens d'aliment carné (lat. *vivenda* signifiait nourriture en général et non pas viande en particulier, mais la viande est l'aliment le plus apprécié).

LE NOM BASQUE DU CHÊNE

Si nous voulons appliquer au chêne le schéma que nous venons de résumer, il convient de nous assurer que le chêne en nos régions était bien l'arbre par excellence. A cet égard les indices probants sont loin de nous faire défaut. La chose n'est d'ailleurs propre ni à la Gascogne ni au Pays basque, puisqu'on retrouve le même phénomène *mutatis mutandis* jusque chez les Mordvines de souche finno-ougrienne, chez les Hébreux, etc.

Un autre fait n'est pas moins suggestif. Parce qu'à effets cristallisants le mot composé protège souvent ses composants de la disparition (ainsi les composants de fr. *toc-sin*, aujourd'hui disparus à l'état isolés, puisqu'on dit aujourd'hui «sonner les cloches») ou de l'érosion sémantique. Que si nous examinons quelques juns des composés de basq. *aritz* nous constatons sans peine qu'il leur arrive de référer à la notion d'arbre en général au moins autant qu'à celle de chêne en particulier: ainsi dans *kukuaritz* = arbre émondé, *urraitz* = noisetier, *zuraritz* = bois de construction ou baliveau, *motzaritz* = bois à brûler, etc.

Enfin il n'est peut-être pas indifférent de rappeler que basq. *aritz* = chêne est fort différent (bien que *aritz* signifie parfois gland) de basq. *ezkur* = gland ou faîne. Alors que certaines langues perpétuent une parenté: tel l'allemand avec les couples *Buche* et *Buchel*, *Eiche*, et *Eichel*.

LE NOM GREC DU CHÊNE

Si l'on veut en revenir aux méthodes comparatistes, parfaitement légitimes dès qu'il s'agit de comparer des choses effectivement comparables, on ne pourra s'empêcher de remarques que gr. *drūs* présente dans une perspective diachronique les mêmes caractéristiques sémantiques que basq. *aritz*. En indo-européen le sens primitif de la racine d'où est issu *drūs* est arbre, non chêne. A témoins hitt. *taru*, i.-ir. *daru*, vx-sl. *druva*, etc. Nous sommes donc assurés du point de départ. Et nous le sommes d'autant plus que cer-

H. POLGE

taines formes, notamment i.ir. *daru*, sont attestés même là où le chêne est inconnu. Or en Grèce nous retrouvons les mêmes symptômes suggestifs qu'au Pays basque, à savoir que:

1.° le chêne est un arbre sacré; qui plus est, il est l'arbre de Zeus;

2.° en composition *drūs* a conservé le sens initial d'arbre: ainsi *drupe-pés* (= qui mûrit sur l'arbre) peut se dire des olives et pas seulement des glands; par *dru-tomos* on entend un charpentier quelconque, etc. Des exceptions peuvent être trompeuses: tel le nom du pivert, *druo-kolaptès*, où A.Bailly voit «l'oiseau qui entaille les chênes» alors que 1.° le pivert ne burine pas que les chênes (il tambourine aussi bien les hêtres, les peupliers, etc.) et que 2.° le synonyme *xulo-kopos* signifie indiscutablement, à la lettre, l'oiseau qui pique le bois.

3.° accessoirement il n'existe aucun lien phonétique certain entre le nom du gland (*balanos*) et celui du chêne (*drūs*), alors qu'en latin, par exemple, *fagus*, qui ne signifie jamais arbre, reste apparenté à *fagea* = faîne.

LE NOM CELTE DU CHÊNE

Le cas de gasc. *cássou* au sens d'arbre est plus embarrassant. Ici nous trouvons face au phénomène inverse de celui qui a gauchi le sens initial de basq. *aritz* et de gr. *drūs*. Dans le secteur où *cássou* est attesté au sens d'arbre, si nous avons eu affaire au gauchissement qui a affecté *aritz* et *drus*, chêne se dirait *árbou*, ce qui n'est nulle part le cas en Gascogne.

Mais cette perspective embarrassante ne se manifeste que si l'on tient *a priori* pour assuré que celt. **cassanos* a *semper et ubique* signifié *chêne*. Or ce sens n'est postulé que par des représentants romans, à l'exception d'ailleurs de la fraction du domaine gascon où *cássou* est bisémique et signifie par priorité *arbre*, non *chêne* (dans cette zone chêne se dit *cássou de cássou*). D'autre part nous connaissons le nom que les celtes donnaient effectivement au chêne: ils l'appelaient *dervos*. L'on en vient ainsi à se demander si au pays des druides à la faucille d'or, **cassanus* au sens d'arbre n'aurait pas précédé lui aussi **cassanus* au sens de chêne, arbre gaulois par excellence.

LE NOM ALLEMAND DU CHÊNE

En allemand *chêne* se dit *Eiche* (cf moyen-ht-all.*eih*, bas-all. *eeke*, angl.-s.-ac, angl. *oak*, etc.). Il s'agit incontestablement du chêne, producteur de glands (all.*Eichel*). Mais en a-t-il toujours été ainsi? Si l'on se transporte en Islande, où il n'y a pas d'arbres, l'on découvre que le vieux mot germ. *eik* veut dire *arbre* et non pas *chêne*. L'on en vient ainsi à se poser la question de savoir si en Islande, où la désignation distinctive des différentes espèces d'arbres est sans utilité, le sens primitif, *arbre*, n'aurait pas été préservé. Au

demeurant all.*Baum* au sens d'arbre est insolite, en particulier par son genre (masculin alors qu'on attendrait le féminin) et s'applique surtout aux arbres fruitiers: peut-être son sens primitif était-il quelque chose comme *branche* (porteuse de fruits).

LE CHÊNE DANS LES MYTHES ET LE FOLKLORE

Les mythes germaniques, du moins sous la forme où nous les connaissons, ne sont probablement pas très anciens: on y trouve en effet mention de coqs, de chats, de ponts, etc. Ils sont néanmoins assez archaïques pour qu'on y trouve mention d'arbres sacrés; si le serpent Nidhogg niche dans les racines du frêne Yggdrasil, c'est sous un chêne que dort le géant Skrymir et sous un chêne encore que le roi Agnar cache la valkyrie Brynhild et ses huit soeurs. Quant aux chênes de Zeus à Dodone, de Jupiter Capitolin à Rome, de Ramowe en Prusse ou de Perun chez les Slaves, ils sont trop connus pour qu'il soit utile d'insister. Mais il est bon de rappeler que le chêne des rites et des mythes est la figure par excellence de l'arbre axe du monde, poteau cosmique qui associe la terre au ciel, notion tellement répandue au sein des ethnies archaïques qu'on la retrouve jusque chez les Yakoutes de Sibérie.

Au XIXe siècle la notion de chêne sacré est encore loin d'être perdue. Ayant dépouillé 75 légendes que la tradition populaire rapportait alors à la fondation d'une chapelle mariale en France, nous avons constaté que l'arbre miraculeux est 45 fois un chêne contre 4 fois seulement un ormeau, 4 fois un saule, 3 fois un tilleul, 2 fois un noyer, un coudrier, un hêtre ou un sureau, une seule fois enfin un sapin.

Ainsi la bisémie de basq. *aritz*, à moins d'une coïncidence absolument extraordinaire, que semble d'ailleurs exclure la loi fondamentale du hasard, nous permet de remonter à un état de choses qui, par le biais de la notion de poteau cosmique, plonge ses racines les plus lointaines dans un univers mental sensiblement pré-rationnel.

LA POLYSEMIE ASSOCIATIONNISTE

Dans de nombreux cas la polysémie d'un mot basque n'a rien de déroutant: elle réfère à un système d'associations d'idées de type banal dont le dénominateur commun se révèle très vite: couleur sombre et tristesse dans *goibel*; dépôt et déchet dans *lime*; retour, tourner dans *itzuli*; pointe dans *itze*; claie, clayonnage dans *esto*; sec dans *legor*; tiède, mou dans *epel* anneau, rond dans *eraztun*, etc., etc. L'examen d'un terme bisémique comme *eur*, réduction phonétique soit de *edur* = neige, soit de *egur* = bois constitue une manière de contre-épreuve.

En référence à une conception rationnelle de l'univers l'association d'idées se retrouve la même un peu partout: ainsi celle qui unit la notion de crête de montagne et celle de crête de coq (basq. *gailluru*, *gandor*, *gangar*, etc.). Elle peut aussi trahir une influence étrangère: ainsi la bisémie de *gako* = 1.° clef de porte; 2.° clef d'arc (la construction d'arcs à claveaux étant probablement inconnue des Aquitains avant la conquête romaine).

Mais il est des associations d'idées que le basque a heureusement préservées et qui remontent certainement beaucoup plus loin dans le temps: ceci est vrai, entre autres, des papillons et des oiseaux.

Dans la mentalité archaïsante tout ce qui vole est à même de relier le ciel et la terre (de la même manière, toutes proportions gardées, que l'arbre cosmique ou son substitut le poteau rituel). En France il n'est plus guère qu'un insecte à jouer dans le folklore le rôle de messenger de la terre au ciel, la coccinelle, dite aussi *Bête à Bon Dieu*. Mais la trisémie de basq. *inguma* est autrement suggestive.

A *inguma*, Azkue assigne trois significations, dont la seconde (personne vaine, litt. papillonnante) n'est que la transposition métaphorique de la première (papillon, au sens propre). Mais par *inguma* on entend aussi un cauchemar, le fantôme qui oppresse les personnes endormies. Sur ce thème du papillon psychopompe, nous renvoyons aux pages qu'a écrites G. Bähr dans la *Revue internationale des études basques*⁶, quitte à y adjoindre quelques références supplémentaires. Le thème du papillon psychopompe est en effet plus répandu que ne l'a su le savant allemand: on le retrouve en Amérique chez les Aztèques, en Afrique chez les Baluba et les Lulua du Kasaï et jusque chez les Turcs d'Asie centrale. Il réapparaît enfin dans les phantasmes propres à des malades mentaux, sorte de résurgence d'archétypes qui semble se manifester là où les cadres rationnels de la pensée sont ébranlés.

Par une manière de syncrétisme mystique, un peu déroutante pour nous, le papillon psychopompe est fréquemment associé à l'oiseau, qui, le cas échéant, assume une mission apparentée. Ainsi au Mexique les guerriers morts accompagnent le soleil jusqu'à son passage dans le plan du méridien, puis reviennent sur terre après avoir pris la forme d'un papillon ou d'un colibri. De même, selon Claude Lévi-Strauss, «il arrive parfois à Lifu qu'un homme indigène, avant de mourir, l'animal, oiseau ou papillon, sous la forme duquel il se réincarnera».

Ce syncrétisme, nous le retrouvons un peu en basque. Par *ieltxu*, on entend en effet un fantôme dont Azkue prend la peine de spécifier qu'il a la forme d'un oiseau et par *jinkoillo* on entend un papillon, terme dont l'étymologie prouve qu'il s'agit à la lettre un volatile de Dieu.

6. Janvier-mars 1936, p. 82.

Parfois aussi la polysémie d'un terme ne nous paraît référer en rien à un mode de penser ancestral. Tel est le cas, par exemple, de basq. *intsarri*, qui signifie à la fois clochette, hochet et grelot. Mais ne voir là qu'une polysémie associationniste, c'est faire fi de l'idée qu'on se fait archaïquement du bruit, lequel constitue un moyen efficace d'apeurer et d'écarter les esprits malins qui errent par le monde pour la perte des vivants et il est probable qu'à l'origine le hochet n'était pas qu'un simple jouet comme il l'est dans notre conception moderne de l'univers où les morts et les vivants sont nettement séparés les uns des autres.

LA POLYONYMIE

Il n'est pas exact que le basque soit dépourvu de termes génériques référant à une notion poussée jusqu'à l'abstraction sous la forme d'un ensemble qui déborde le champ d'une espèce. Basq. *marraka*, par exemple, désigne le cri de tous les animaux, domestiques ou sauvages, comme le mot espéranto *bleko*. Par contre la précision du basque est souvent telle que la traduction en français exige qu'on ait recours à plusieurs mots: exemples: *irurka* = se gratter contre les arbres en parlant du bétail; *hazkarrozka* ou *aztarkoa* = action de gratter la terre ou le fumier en parlant des poules; *irizi* = clôture qui cerne une pièce de terre de tous les côtés par opposition à *esi* = clôture partielle; *idalgi* = travail qui ne peut être fait qu'à la bêche, non avec des instruments aratoires; *arpausu*, *arrimanga*, *baratilla*, etc. = pierres posées dans une rivière de manière qu'on puisse la franchir à gué à pied sec, etc.

Inversement le basque nous paraît polyonymique dans une foule de cas: nous traduirons le mot sec par *legor* ou *igor* s'il s'agit de végétaux; par *igar* s'il s'agit d'animaux ou d'ossements; *tuer* par *il* s'il s'agit d'hommes ou d'insectes, par *amaitu* ou *kalitu* s'il s'agit de serpents; mourir par *il* d'une manière générale, par *larrutu* s'il s'agit d'un animal qui tombe dans un précipice; enfouir par *lezatu* s'il s'agit de l'enfouissement d'un animal domestique, etc.

Ces *distinguos* ne sont pas sans signification: ils répondent du moins certains, à une taxinomie qui n'est pas la nôtre. Par exemple le fait que le serpent soit isolé dans le thème de tuer se rattache probablement à l'idée qu'on se fait du serpent dans les mythes, idée qui réapparaît dans nombre de psychoses ou de phantasmes. De même la distinction entre *pelo* = sabot des animaux d'espèce chevaline et *azkazal* = corne du pied fendue se rattache très certainement à d'immémoriales croyances génératrices de classements pour nous insolites ou obsolètes.

Dans notre optique, les qualificatifs de *pleine*, de *suitée* ou de *en rut* sont applicables à n'importe quel animal femelle. Le basque est plus discri-

minatif: *ernari* se dit d'une bête pleine si c'est une vache, une jument, une chèvre ou une brebis; *axun* d'une chienne, d'une chatte ou d'une truie. De même l'on distingue *betesegi* ou *betzegi*, vache suitée (*zegi* = vache laitière), de *makera* = truie suitée. De même encore *oara*, *ogara oillaka* = rut de la chienne; *katakera* = rut de la chatte; *giri* = rut de la jument ou de l'ânesse; *susara* = rut de la vache; *azkara*, *arkera*, *arkara* = rut de la brebis ou de la chèvre; *iñaus*, *iñausi*, *irusi*, *ihausi* = rut de la truie ou de la laie. Néanmoins l'idée de rut en général n'est pas inconnue: elle s'exprime dans *ara*, aujourd'hui inusité, il est vrai comme terme isolé, mais encore perceptible, par exemple, dans *arkara*. De cette lexicologie discriminatoire le béarnais conserve quelques vestiges: *marritero* se dit de la brebis; *tarritat* de la vache, *galhero* de la poule. L'Espagne est mieux pourvue, grâce à *toriondez*, *verriondez*, *cachondez*, *butiondo*, *moriondo*, *brama* (cerf), *ronca* (daim), etc.

Il n'est pas exclu que les vocables hispaniques calquent ou transcrivent assez rigoureusement la terminologie basque et constituent, eux aussi, des composés. Le composé présentant la particularité notable de maintenir dans le trésor lexical des mots qui ont disparu à l'état isolé (ainsi vx-fr. *saux* = saule dans *marsaux*), l'on peut se demander si ce parallélisme des dénominations du rut ne pourrait pas nous permettre de remonter très loin dans le temps (comme *butiondo* qui s'apparente à *bode*, terme immémorial à l'origine encore incertaine).

LA POLYONYMIE ET LE CONCEPT DE TEMPS

On pourrait gloser encore longtemps sur le fait que le basque a autant d'appellations que de catégories de viandes (*okela* ou *aragi* = viande commune; *geeli* ou *geli* = viande de vache; *aketiren* = viande de bouc châtré *airiki* = viande de mouton; *artzaeki* = viande de vieux mouton; *txarriki* = viande de porc; *saiaski* ou *saiheski* = viande des côtes, etc.), mais il y a mieux.

Pour nous le temps peut se représenter figurativement sous la forme d'un vecteur indéfiniment orienté vers un avenir qui ne comporte pas de borne. A un niveau plus archaïque, il se manifeste au contraire comme une succession indéfinie de cycles fermés. De même que nous persistons à opposer la chenille au papillon, le basque, plus minutieux, distingue *ardi* = brebis; *antxu* = jeune brebis, stérile; *artzar* = vieille brebis (cf. *itzar* = vieux boeuf) ou encore *txirpi*, *sabi*, première pousse; *landai*, *landara* = jeune plant; *garrazta* = jeune sauvageon; *tantai* = vieux sauvageon, etc.

Non moins suggestives les appellations de la châtaigne: *kerremetz*, *kerremetz*, *garrameatz*, *beranga*, *belemendu*, *belemendu*, etc. = châtaigne de novembre; *garapa* = châtaigne qui reste après la récolte, etc., à côte de *kaskal* = châtaigne vide; *baxaka* = châtaigne ronde; *markol* = châtaigne à gros fruit et peau rugueuse, etc.

Ainsi la polyonymie peut manifester concrètement des procédés taxinomiques qui ont disparu ou sont en voie de disparition parce que ne correspondant plus aux mentalités ou aux besoins modernes. Pour le français moyen, une châtaigne qu'elle soit précoce ou tardive, est toujours une châtaigne et un hêtre est toujours un hêtre. Il n'en a pas toujours été ainsi.

De nos jours en Bourgogne l'on utilise encore 1.° le *foutiau*, trop jeune pour être coupé; 2.° la *foutielle*, abattue vers l'âge de trente ans; 3.° le *foyard*, âgé de soixante ans ou plus. De même le basque dispose d'appellations spécifiques pour rendre l'idée de hêtre jeune: *barza*, *bagasta* (composé évident de *bago*) et *darte*. Ce qui nous fait penser à l'étymologie de fr. *hêtre*, néerl. *besten* = 1.° jeune arbre; 2.° jeune hêtre; 3.° hêtre, exception étonnante en Europe où l'appellation du hêtre est remarquablement uniforme (ang. *beech*, all. *Buche*, néerl. *beuk*, pol. *buk*, hongr. *bükk*, etc.).

Pour être en passe de tomber en désuétude, cette classification binaire ou ternaire des hêtres n'en est pas moins rationnelle en ce sens qu'elle répond à des catégories pratiques et techniques. D'un point de vue méthodologique nous entrevoyons là le moyen de remonter plus haut dans le temps, peut-être même jusqu'au néolithique.

Au sein des ethnies archaïques, le chêne est apprécié pour ses glands au moins autant que pour son bois. Les glands servent à engraisser le bétail et même, au sein de l'aire linguistique [cast. *bellota* + port. *bolota* + arab. *bellûta*], à sustenter les humains. A ce niveau le chêne constitue un véritable arbre fruitier. On peut s'expliquer ainsi le fait que souvent le nom du chêne et celui du gland restent proches parents: ainsi all. *Eiche* et *Eichel* ou gasc. *tausí* et *tausío*. Ce qui nous conduit à nous pencher sur l'appellation basque la plus usuelle du gland: *ezkur* (bisc. *eskur*, plus rare, paraît n'être qu'une variante phonétique très localisée), terme qui ne s'applique pas à tous les glands, mais seulement à une catégorie limitée (le gland de rouvre ou de chêne-liège s'appelle plutôt *zi*), restriction sémantique compensée, si l'on peut ainsi s'exprimer, par une extension sémantique quelque peu étrangère à nos conceptions modernes: par *ezkur* en effet on entend aussi, le cas échéant, la faîne.

Le fait que *ezkur* puisse désigner la faîne en même temps qu'une catégorie limitée de glands est probablement symptomatique, car la faîne est collectée comme certains glands dans les civilisations encore vouées ou adonnées à la cueillette et au ramassage. Mais tous les glands ne sont pas récoltés: seul des noms basques du gland (*zi*, *arnari*, etc.) *ezkur* signifie, outre gland, nourriture du bétail, et il est le seul aussi à entrer en composition dans des termes significatifs en ce sens qu'ils réfèrent à des opérations telles que la glandée (*ezkurtze*). A l'encontre de nos manières de penser contemporaines, les Basques ont donc pu opposer dans l'Antiquité, et anté-

rieurement, moins le hêtre au chêne que les espèces productives de faînes et de glands utiles, d'une part, aux espèces ne fournissant que des glands sans emploi ou de médiocre valeur d'autre part. En tout cas une telle catégorisation se retrouve dans les *Etymologies* d'Isidore de Séville, lequel groupe sous une même rubrique, et indépendamment des autres espèces, les deux termes d'*aesculus* et de *fagus*, qu'il rattache tous deux à la notion commune de *manger*. Etymologies populaires, peut-être, mais rapprochement sémantique qui n'est probablement pas contingent.

Que si nous admettons cette hypothèse de travail, nous ne nous étonnerons plus qu'on ait pu rapprocher lat. *aesculus* de basq. *ezkur*, puisqu'aussi bien c'est le chêne *aesculus*, à glands comestibles, qui est l'*arbor sacra* de Jupiter.

Autrement dit, et pour nous résumer, le classement originel des produits du chêne et du hêtre se serait fait initialement en fonction de leur comestibilité et non, comme aujourd'hui, en fonction d'espèces définies, avec une rigueur plus scientifique et plus théorique que pratique, par les botanistes. D'où la bisémie de basq. *ezkur*.

POLYONYMIE DU HARICOT

Alors que certaines appellations, comme celles du cheval, sont très diversifiées dans l'Europe contemporaine, même à l'intérieur des langues qui procèdent d'une même souche indo-européenne, d'autres appellations s'avèrent incomparablement plus uniformisées, comme celle du sel, à l'exception de cas très isolés comme basq. *gatz*, unique en son genre en Occident. Il n'est pas toujours facile d'expliquer la diversité ici, l'uniformité ailleurs, mais le problème est un peu plus simple lorsqu'il s'agit d'objets introduits en Europe à l'époque moderne et singulièrement depuis la découverte de l'Amérique. Alors l'on observe deux phénomènes discordants.

1.° ou bien le nouveau produit est de pure importation, il ne remplace localement aucun produit préexistant, il ne s'apparente à rien: en d'autres termes il tombe dans un vide conceptuel littéralement absolu: alors la différenciation n'atteint le mot correspondant que phonétiquement, d'une manière très superficielle: il en est ainsi pour le sucre, le rhum, l'orange, le citron, le café, le thé, etc. (en dépit d'exceptions comme pol. *herbata* = thé, *tynon* = tabac en général, p.opp. à *tabaka* = tabac à priser, etc).

2.° ou bien la situation est inverse: et alors de deux choses l'une:

a) le produit nouveau, adapté à la production sur place en milieu populaire, entre en contact ou en concurrence avec un produit localement traditionnel, qui lui est plus ou moins apparenté formellement ou fonctionnellement: il peut se former une bisémie du genre d'all. *Bohne* = 1.° fève; 2.°

haricot (lorsqu'on voudra distinguer le haricot de la fève, on dotera *Bobne* d'un terme additionnel);

b) le produit nouveau évince complètement celui auquel il est assimilé: alors il peut prendre le nom du produit ancien en même temps que sa place et il y a dès lors une véritable imposture lexicale: ainsi *mil(h)* = maïs en Languedoc, province où le maïs a complètement éliminé le millet à la fin de l'Ancien régime.

Si on les observe sur un assez vaste territoire, les phénomènes 1 et 2 ne s'avèrent d'ailleurs pas entièrement incompatibles: c'est ainsi que dans les pays scandinaves où le maïs n'est connu que comme produit d'importation l'appellation exogène du type *maïs* a parfaitement survécu, à témoin norv. *mais* ou suéd. *majs*. Mais en Hongrie on dira par exemple *török buza*, c'est-à-dire *blé turc* (cf. all. *türkischer Weizen*).

Les Anciens n'ont pas connu le haricot au sens usuel que nous donnons aujourd'hui à ce mot. Ils n'ont connu que la fève ainsi que des espèces méprisées ou peu appréciées, auxquelles seules avaient recours les catégories sociales ou les régions les plus déshéritées, tel le *faseolus*, mot qu'il faut traduire par *dolique*, *féverolle*, *jarosse* ou *vesce grimpante*. La découverte de l'Amérique a permis l'introduction en Europe de variétés proches parentes, mais de qualité incomparablement supérieure. Le haricot a pu ainsi entrer à la fois en contact et en concurrence avec la fève d'une part, les espèces mineures, d'autre part.

La polyonymie basque du haricot confirme entièrement cette manière de voir: à côté de formes comme *xuduarima* (litt. *âme de juif*), ou *leiko*, dont l'étymologie m'est inconnue, nombreuses sont les appellations en référence 1.° à la fève: *indiaaba*, *indiababa*, *gallegulaba*, etc.; 2.° à la vesce grimpante ou jarosse: *indirar* (= *Indi* + *idar* ou *irar*), *mailar* (= *mai* + *ilar* selon Azkue; *mairu* + *ilhar* selon Lhande, cette dernière hypothèse la plus plausible); *maikol* ou *marikol*, ambigu au point que certains basquistes hésitent sur le sens (haricot ou vesce carrée), etc.

L'exogénie du haricot nous est confirmée 1.° par les appellations basques composées de *Indi* ou de *Mairu*; 2.° par les procès de dîmes; 3.° par les documents d'Ancien régime qui le citent explicitement comme l'introduction récente.

Quant au fait que le haricot soit entré en concurrence avec la fève, il n'y a pas que la linguistique pour nous le confirmer: héritier de la fève comme aliment, le haricot a hérité par la même occasion des idées qu'on s'en faisait et s'est introduit, à la place de la fève, dans le rituel des funérailles en Gascogne où il est attesté jusqu'à nos jours. Peut-être est-ce pour cette raison que basq. *illar* signifie, outre haricot et vesce carrée, glas funèbre.

POLYONYMIE DE LA SOIE

Les termes qui se rattachent directement ou indirectement, sémantiquement ou étymologiquement, au double thème de la soie-crin d'animal et de la soie-tissu (originaire de Chine) sont nombreux en basque, à témoin: 1.° *kerda* = sentène (on dit aussi *zirtillu*); 2.° *kirru* = étoupille; 3.° *sedal* = soie de porc, crin de cheval et pus de furoncle (cette dernière signification peut-être en relation avec le thème du séton); 4.° *sedar* = ver à soie; 5.° *sirga* ou *zirga* = cordelle de halage; 6.° *ziriku* ou *ziriko* = soie (tissée); 7.° *zeta*, même sens (d'où *zetabe*, crible?) phonétiquement croisé avec *zeta* = champignon, moisissure; 8.° *zurda* = séton ou crin.

Il saute aux yeux qu'un terme comme *sedar* (composé de *ar* = ver) n'est pas très ancien, ce qui est confirmé par l'histoire, le ver à soie n'ayant été introduit que fort tard en Europe. Par contre *kirru* (lat. *cirru*), *kerda* (cf. cast. *cerda*), *ziriku*, *ziriko*, *zeta* et ses proches parents *zetari* et *zetatxe* présentent des caractères nettement archaïsants (*k-* = *c-* lat. classique devant *e* ou *i*; *z-* basque = *s-* latin; maintien de *-t-* intervocalique), ce qui nous amène à constater la polyonymie de la soie en basque: *ziriko* ou *ziriku* d'une part; *zeta* de l'autre.

Dans les limites de l'Imperium, la soie n'est qu'un produit d'importation: elle vient du pays des Sères, c'est-à-dire de Chine, par la fabuleuse route de la soie. Le grec ne confond pas la soie du ver (*sèrikon*) avec le poil des animaux (*smèrigx*, *thrix*), mais à Rome une analogie est perçue entre la soie orientale et la soie tissée des animaux (en pleine époque classique, l'on tisse encore les cheveux des femmes lorsque la conjoncture militaire l'exige) et c'est l'occasion pour *sericum* de se croiser sémantiquement avec *saeta*. Mais tandis qu'en français *serica* est tombé au niveau de *serge*, au Pays basque, sauf dans le secteur où *ziriko* veut dire *torchon*, le doublet a survécu au naufrage de l'Empire romain.

Selon P.Lhande, *serge* se dit *xirrikitun* en basque.

DE QUELQUES TERMES GENERIQUES BASQUES EMPRUNTES AU LATIN

Si les idées exprimées ci-dessus ne sont point sans fondement, des phénomènes ont pu se manifester lorsque les Basques sont entrés en contact avec les Latins, dont le mode de penser était probablement plus proche du nôtre que le leur. A ces derniers les termes génériques devaient être, d'une manière générale et sauf exceptions notables comme basq. *marraka*, plus familiers ou plus utiles. Ainsi s'expliquerait l'intrusion, en basque, de termes de très large portée, comme *gaztaina* = châtaigne ou *bago* = hêtre. Hypothèse d'autant plus probable que lorsque nous parlons une langue qui nous

REFLEXIONS SUR LA POYSEMIE ET LA POLYONYMIE EN BASQUE

est étrangère, nous avons tendance à user préférentiellement de mots à sens large plutôt que de termes très restrictifs ou très techniques. Par contre lorsque les Basques disposaient déjà d'un terme générique, tel que *erle* = abeille et *gatz* = sel, l'introduction d'appellations exogènes ne pouvait en rien donner l'impression de combler, apparemment ou en fait, un secteur désignatif lacunaire. S'il n'en a pas été ainsi, comment s'expliquer que le basque soit la seule langue de l'Occident à user d'un terme absolument original pour rendre la notion de sel?

CONCLUSION

Les considérations qui précèdent nous conduisent tout naturellement aux remarques ou règles de portée générale que voici:

Le même vocable, aux différenciations phonétiques près (dues à l'entourage phonique propre aux langues concernées), peut se maintenir dans un état d'uniformité dans deux cas:

1.° à l'intérieur d'un groupe de langues qui procèdent d'une même langue mère:

a) à une condition positive: il n'y a pas polyonymie dès le départ: ce pourrait avoir été le cas du sel ou du canard (sauvage) ou de l'oie (alors encore seulement sauvage) dans le monde indo-européen avant la dispersion des aryens;

b) à une condition négative: aucun facteur différenciateur ne doit intervenir secondairement.

Ces conditions négatives sont encore mal connues, à quelques exceptions près, telles que usure phonétique excessive (monosyllabisation), érosion du pouvoir expressif et tendance affective au renforcement, tabous, euphémisme, influence du cri d'appel sur les noms des oiseaux domestiqués, polyonymisation répondant à des besoins techniques (par exemple le cheval peut porter des noms différents selon l'usage auquel il est affecté), tendance du produit le plus haut placé dans une hiérarchie des choses à capter à son profit l'appellation générique du groupe, etc.

2.° secondairement, à travers un nombre plus ou moins grand de langues d'ores et déjà différenciées et d'origine quelconque:

a) à une condition positive: expansion d'un mot accompagnant dans sa propre expansion l'objet ou la chose considérée: ainsi fr. *garage* en Europe depuis la fin du XIXe siècle;

b) à une condition négative: il faut que le mot en voie d'expansion tombe dans un vide conceptuel absolu, qui le mette à l'abri de tout phéno-

H. POLGE

mène d'imposture lexicale: ainsi le nom du cacao en Europe, c'est-à-dire en un continent où 1.° le cacao n'est pas cultivé et 2.° ne remplace aucune espèce antérieurement connue à usage apparentable.

H. POLGE